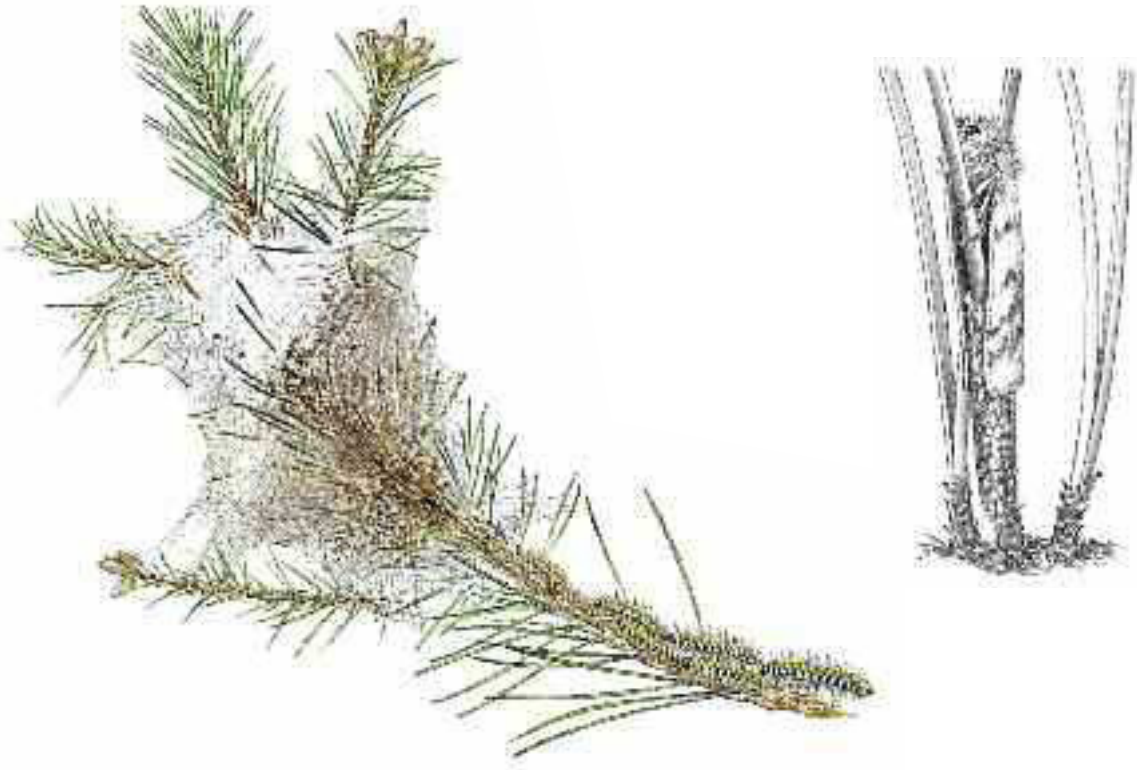


Texte Vincent Albouy
Illustrations Claire Felloni

Guide des curieux **DE NATURE**

... en 150 scènes





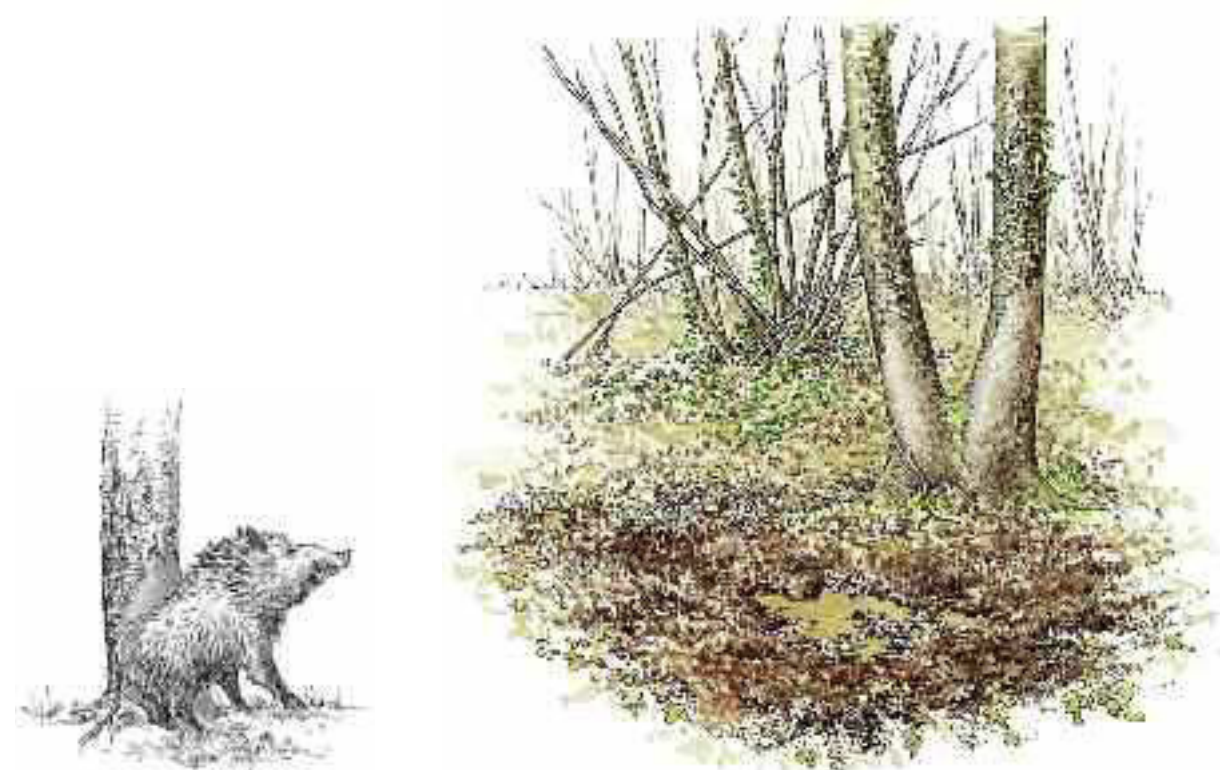
La bourse dans le pin

Les pins se garnissent souvent à l'automne de bourses de soie enveloppant un bouquet d'aiguilles, bourses qui ne cessent de s'agrandir tout au long de l'hiver. Difficiles d'accès, elles sont bâties en hauteur, à l'extrémité des branches.

Les chenilles qui les ont construites sont sorties d'un manchon d'œufs. Les œufs ayant été pondus par la femelle autour d'une aiguille l'automne précédent, celle-ci a veillé à leur protection en les recouvrant de ses poils. Les processionnaires du pin sont nocturnes et ne sortent de leur abri qu'à la nuit tombée pour partir à la queue leu leu dans l'arbre consommer les aiguilles, particularité qui leur a valu ce nom. Quand le soleil brille, des chenilles se tiennent sur la paroi

extérieure de la bourse. Il est alors facile de les observer. Poilues, elles ont sur le dos, à chaque anneau, des sortes de boutonnières entourées de poils roux. De ces boutonnières peuvent être expulsés des fragments de poil enduits d'une substance irritante pour la peau et les muqueuses.

Aussi est-il très dangereux d'ouvrir une bourse sans précaution. La concentration de poils dans l'air peut être très importante, véritable nuage toxique. La peau, les yeux, le système respiratoire peuvent être touchés, provoquant de très vives douleurs, et parfois des réactions allergiques. Si un accident de ce genre se produit, la prudence incite à aller consulter rapidement un médecin.



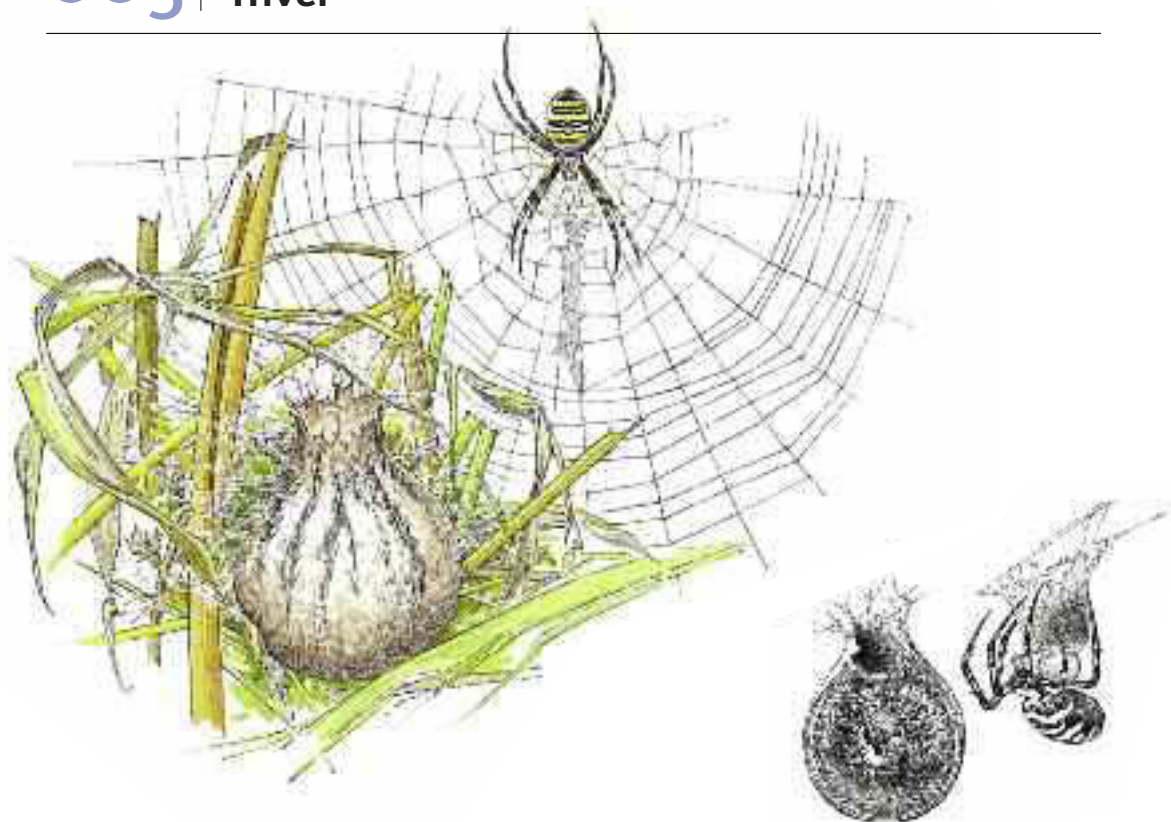
Un tronc enduit de boue

Dans un sous-bois aéré, à l'écart des chemins fréquentés mais au bord d'un sentier sinueux tracé par les animaux, un tronc montre une écorce lisse et enduite de boue jusqu'à un mètre de hauteur environ. Le sol à son pied forme comme une large cuvette boueuse légèrement creusée.

C'est la salle de bains d'un sanglier, la souille où il prend soin de son corps. À force de se rouler dans la terre humide pour recouvrir son pelage et sa peau, le sanglier a creusé la cuvette. L'animal se frotte ensuite contre l'arbre, lissant les aspérités de l'écorce. Il y dépose à chaque fois un peu de la boue qu'il porte. La hauteur de la zone salie donne une idée de sa taille. Ce comportement vise à soulager le sanglier des piqûres des

parasites qui peuvent grouiller dans son pelage. C'est un comportement de toilette des plus classiques. Mais d'autres raisons le poussent à se frotter contre l'écorce. Il choisit souvent le tronc d'un résineux d'où suinte un peu de sève, ou les arbres dont le tronc blessé a été enduit de poix. L'odeur doit donc les attirer.

Les souilles peuvent être de dimensions très diverses. Les plus modestes ne dépassent pas 1 à 2 mètres de diamètre, la terre étant humide sans plus. D'autres contiennent en permanence un fond d'eau, permettant un véritable bain de boue. Elles sont creusées plus largement et plus profondément que les premières, trahissant leur usage intensif.

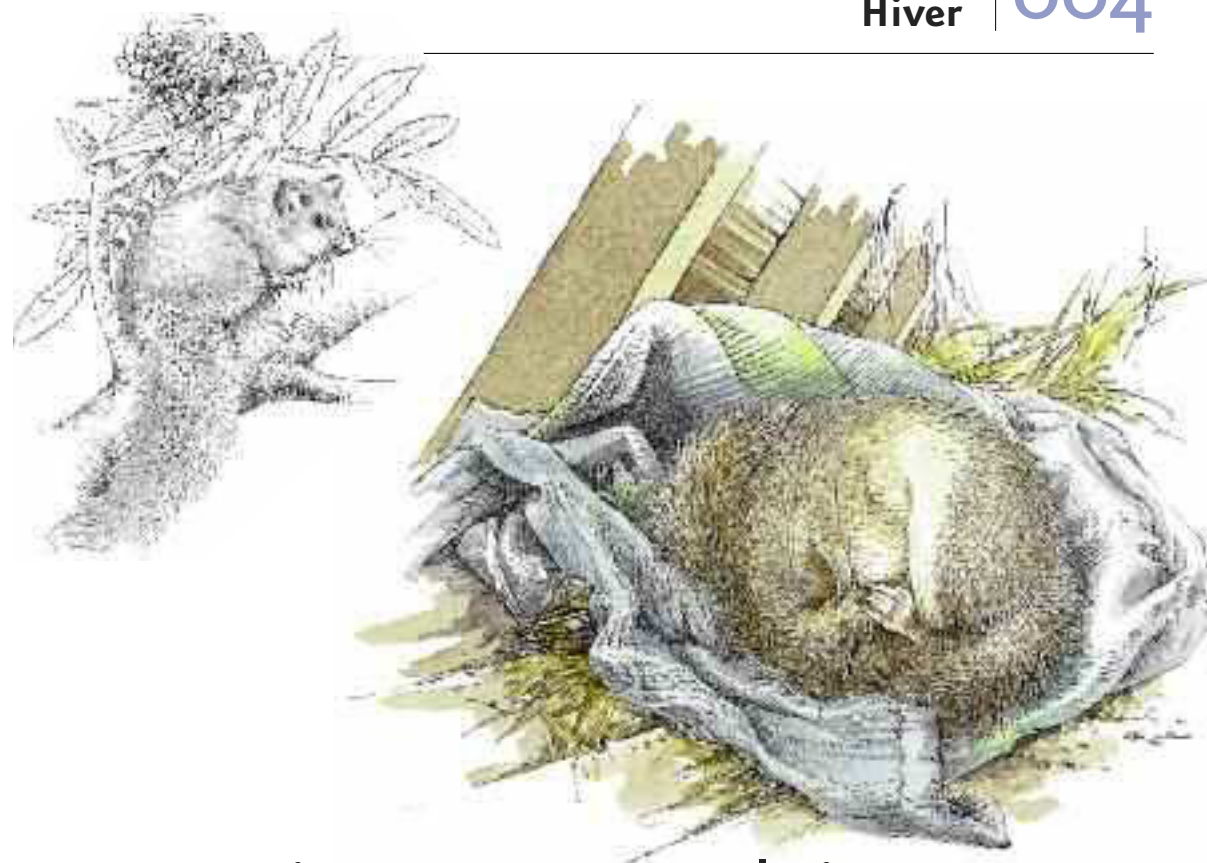


Une montgolfière à l'envers

Dans la végétation qui brunit et se dessèche à l'arrivée de la mauvaise saison se dessine la forme d'une petite montgolfière à l'envers. Soigneusement tissée, elle est fixée aux tiges et feuilles qui l'environnent par un entrelacs de fins fils de soie. La tisseuse est probablement déjà morte, sa reproduction assurée. Il s'agit d'une argiope fasciée, ou épeire fasciée, la plus grosse araignée tissant des toiles-pièges dans nos régions. Ce cocon à la forme si originale abrite sa ponte. Ses couleurs cryptiques le fondent dans les tons bruns de la végétation hivernale.

Vu en coupe, l'objet a la forme d'une poire. L'ouverture vers le haut est barrée par un bouchon de soie rentrant de quelques

millimètres dans le goulot ainsi formé. L'araignée tisse d'abord ce goulot et son bouchon. Elle fixe ensuite son paquet de quelques centaines d'œufs sous ce dernier. Puis elle confectionne la grosse panse qui les protégera. Une couche de soie blanche, un rembourrage de soie grège et moins douce, une enveloppe extérieure feutrée et résistante en composent la structure. Les œufs éclosent peu de temps après la ponte. Mais les minuscules araignées ne cherchent pas à sortir. Elles passent toute la mauvaise saison enfermées dans leur chambre de naissance. Elles ne sortiront qu'au milieu du printemps, pour grimper sur la végétation, sécréter un fil de soie et se disperser au gré du vent.



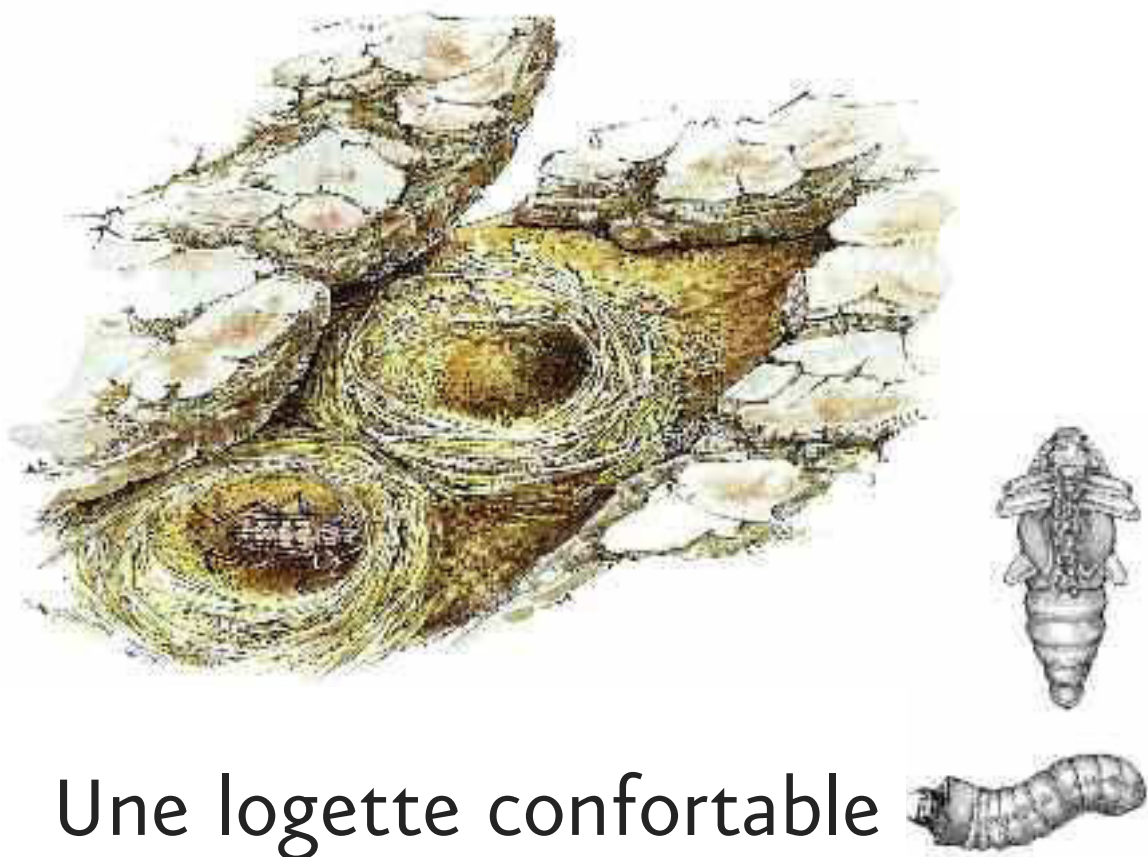
Dormir comme un loir

Sur un tas de chiffons abandonnés dans un coin du grenier, un petit animal gris s'est aménagé une couche confortable. Enroulé en boule, le nez sous la queue, il dort d'un sommeil profond, comme indifférent à ce qui l'environne.

C'est un loir endormi pour l'hiver. Ce petit rongeur est facile à reconnaître à sa taille assez grande pour sa famille, à ses grands yeux noirs et à sa longue queue touffue. Amateur de fruits, de bourgeons et d'oisillons, c'est un arboricole qui fréquente lisières de bois, haies et autres lieux boisés. Il n'est pas rare dans l'entourage de l'homme. Mais, nocturne et très discret, il passe le plus souvent inaperçu. Durant la belle saison, il construit un nid d'herbes, de feuilles et de mousses

dans un trou d'arbre, une fissure de rocher. À l'automne, son appétit devient boulimique et il ingurgite des quantités impressionnantes de nourriture. Cela lui permet d'accumuler d'importantes réserves de graisse. Il peut alors hiberner, souvent en groupe, dans un terrier ou un arbre creux.

Les loirs s'installent parfois dans un grenier, une grange, une cabane de jardin. Leur sommeil est profond, justifiant l'expression « dormir comme un loir », et dure six mois ou plus. Si le loir se réveille de lui-même de temps en temps pour manger un peu, il ne faut surtout pas le déranger, ni le mettre dans une pièce chauffée. Le mieux à faire est de le laisser tranquille.



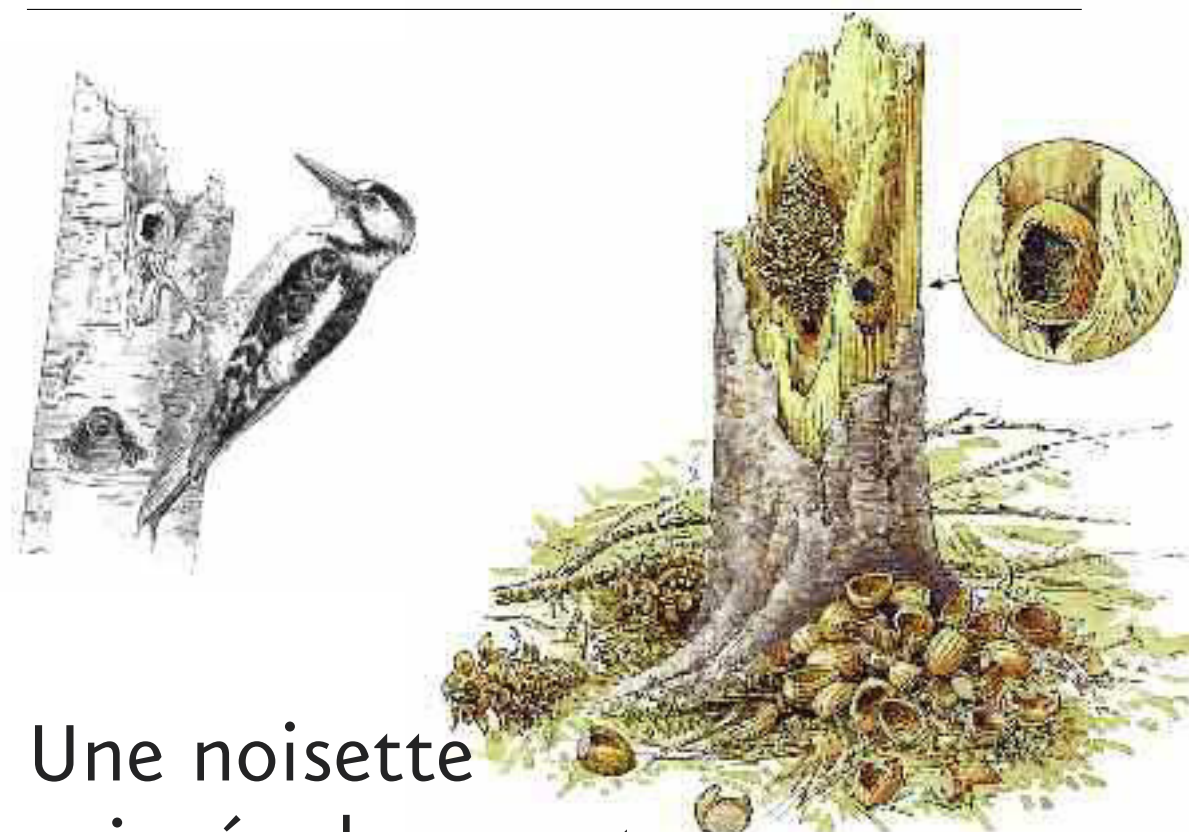
Une logette confortable

En retirant l'écorce d'une vieille bille de pin, on tombe parfois sur de petits nids circulaires de 2 à 3 cm de diamètre. Le bois est creusé en cuvette au centre, entourée d'un cercle de fibres de bois entremêlées. Parfois, un insecte s'y tient immobile.

Le rhagium inquisiteur, puisque tel est son nom, est un coléoptère de la famille des longicornes, de 12 à 15 mm de longueur. La larve, très aplatie, ronge l'aubier ou l'écorce des troncs en creusant une galerie. Son corps plat et mou est parfaitement adapté pour se glisser dans cet étroit espace. La tête et en particulier les mandibules sont de couleur beaucoup plus sombre, presque noire pour ces dernières. La cuti-

cule est épaisse à cet endroit du corps. Cet outil de forage puissant a besoin en effet d'être sclérifié pour être très dur. Il vient à bout du bois le plus coriace. L'adulte, au contraire, n'a que de fort modestes mandibules.

La larve se nymphose à l'automne et l'adulte émerge quelques semaines plus tard. Mais, la mauvaise saison arrivant, il la passe bien à l'abri sous l'écorce. C'est la larve qui a confectionné la logette douillette où l'insecte peut rester sans bouger plusieurs mois, bien à l'abri des prédateurs et du mauvais temps. Elle a même commencé à forer le trou de sortie, si l'écorce est épaisse. L'adulte si faiblement outillé n'aura qu'à ronger une mince épaisseur pour s'envoler au printemps.



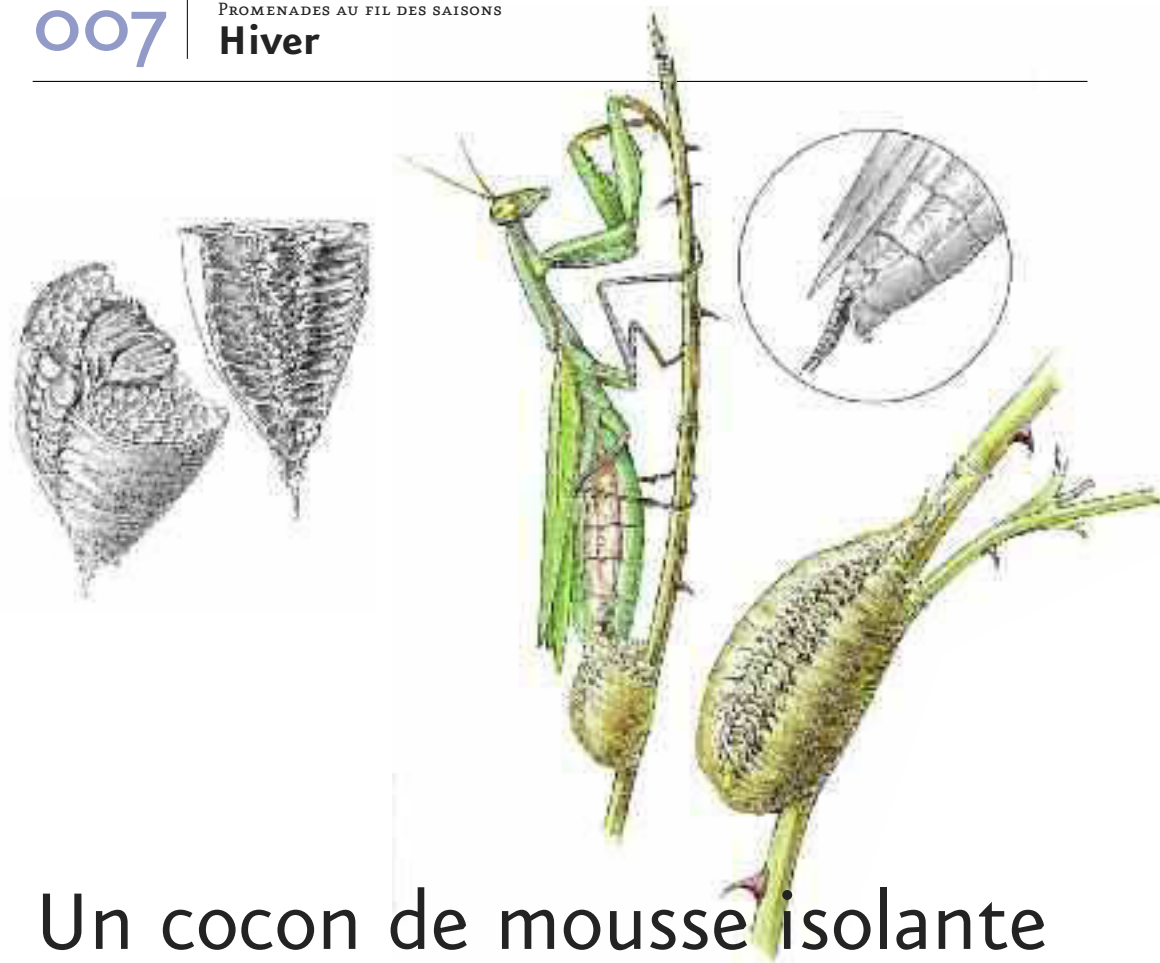
Une noisette coincée dans un tronc

Au hasard d'une incursion dans le sous-bois, un tronc mort est creusé de trous profonds. Dans l'un d'eux, une coquille ouverte de noisette est enchâssée à hauteur des yeux. De nombreux débris à son pied trahissent une activité intense. Il s'agit de la forge d'un pic épeiche. Ce nom, tiré de l'artisanat humain, lui a été donné par analogie. Le tronc sert d'enclume, le bec, de marteau, pour venir à bout de la coquille résistante de la noisette. Adeptes du moindre effort, l'oiseau utilise parfois une simple fissure dans un poteau ou la crevasse d'une vieille écorce pour y vider noix ou cônes riches en graines.

Cette manière de procéder permet au pic d'ouvrir effica-

cement et rapidement les coques. S'il les frappait sans qu'elles soient maintenues en place, le bec glisserait sur l'enveloppe lisse, l'envoyant au loin sans vraiment l'entamer. Dans la forge, le découpage est net et précis et l'extraction sans bavure.

La sittelle torchepot utilise la même méthode pour ouvrir les noisettes. Son bec étant différent de celui du pic épeiche, le détail des traces de découpage permet de distinguer le travail de l'un ou l'autre oiseau. Mais un autre indice est plus visible : la sittelle n'utilise sa forge qu'une seule fois. Il n'y a donc jamais, contrairement au pic épeiche, d'accumulation de débris à son pied.



Un cocon de mousse isolante

Sur un rameau dénudé de ses feuilles, sur une pierre ou sur la paroi de planche d'une cabane se remarque une grosse masse oblongue, arrondie à une extrémité et effilée à l'autre. La matière, au toucher, est souple sous la pression et ressemble aux mousses de polyuréthane utilisées pour l'isolation dans le bâtiment. Une mante religieuse a déposé là son plus précieux trésor, ses œufs, avant de mourir à l'automne. Mais les jeunes ne naîtront qu'à la fin du printemps suivant. Ils doivent d'ici là survivre aux rigueurs de l'hiver et à l'assaut des prédateurs. Aussi la femelle les enferme-t-elle au cœur de cette structure spéciale que les scientifiques appellent oothèque, c'est-à-dire « boîte à œufs » en grec.

Au moment de la ponte, la mante sécrète à l'extrémité de son abdomen un liquide marron, qu'elle bat vigoureusement avec les deux appendices articulés qui ornent cette partie de son anatomie. Les bulles d'air qui se mêlent au liquide produisent une mousse, comme des œufs battus en neige. Cette mousse durcit rapidement à l'air.

Les œufs sont pondus les uns après les autres, séparés par de fines épaisseurs de mousse. L'oothèque présente donc une structure en feuillet. Les jeunes larves peuvent facilement se glisser entre les feuillet pour sortir à l'air libre, après plusieurs mois d'incubation à l'abri dans cette masse isolante et protectrice.



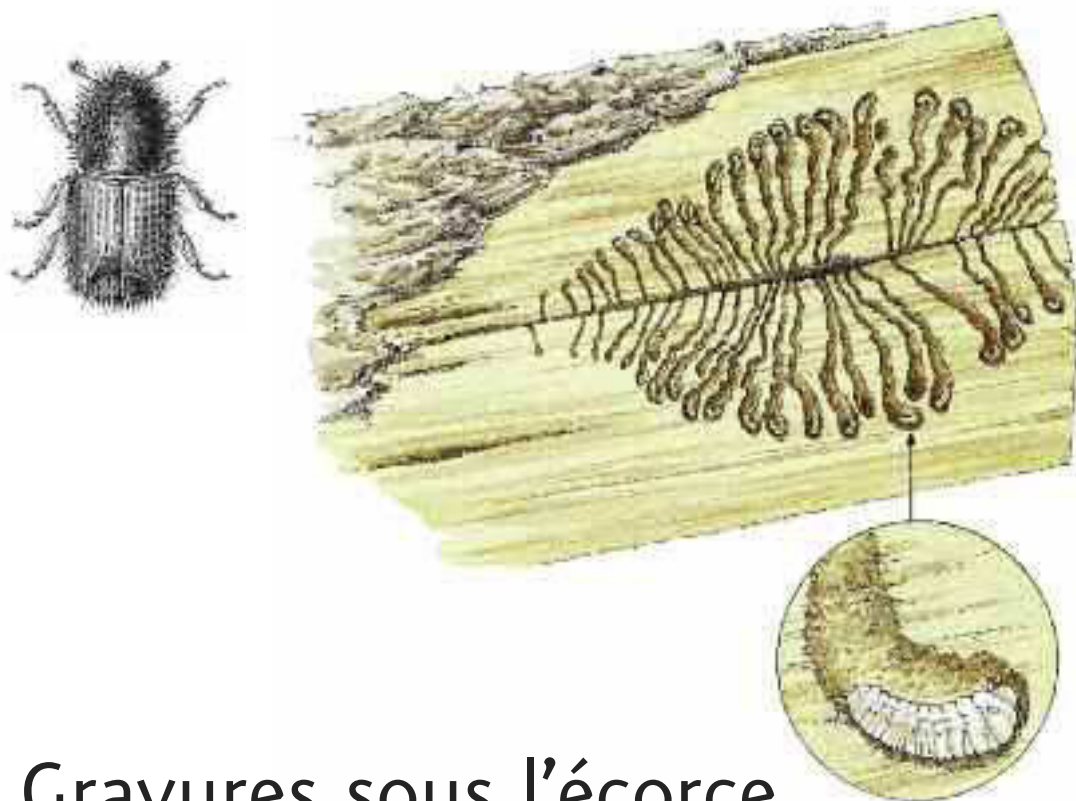
Un pot de chambre dans les champs

À la limite d'une prairie et d'un champ labouré, un trou d'une dizaine de centimètres de diamètre et d'autant de profondeur contient quelques grosses crottes, souvent informes. Non loin de là, l'herbe est constellée de petits trous creusés par une patte munie de solides griffes qui ont expulsé terre et cailloux.

C'est la trace du passage nocturne d'un blaireau. Notre noctambule, qui a horreur du jour et rentre chez lui dès que pointe l'aurore, est aussi un animal à principes qui ne laisse pas ses saletés n'importe où. Il prend soin de creuser un trou, un pot dans le langage des naturalistes, où les déposer. Mais il ne pousse pas l'amour de l'hygiène jusqu'à le reboucher.

Il signe ainsi son passage sans confusion possible. L'animal passait dans le coin pour se nourrir. Classé parmi les carnivores, ce gros lourdaud est en fait un omnivore bien peu chasseur. Il utilise sa force physique et ses puissantes griffes plutôt pour creuser que pour capturer des proies.

Son odorat développé et son ouïe fine lui permettent de détecter les vers qu'il déterre aussitôt pour les avaler. Capable d'en ingurgiter deux cents en une seule nuit, il consomme aussi limaces, gros insectes, couvain de guêpes et de bourdons, lapereaux traqués dans leurs terriers, hérissons, taupes, petits rongeurs, fruits, baies et matières végétales diverses. À l'occasion, un cadavre ne le rebute pas.



Gravures sous l'écorce

En soulevant l'écorce d'un sapin mort, qui se détache par larges morceaux, apparaissent souvent des gravures ramifiées aux formes caractéristiques. D'une galerie centrale partent de petits rameaux latéraux s'élargissant en ovale. Ces motifs s'observent sur le bois comme sous l'écorce.

Vous êtes en présence des galeries de l'ips typographe, minuscule coléoptère de la famille des scolytes long de quelques millimètres. Il doit son nom scientifique à ces dessins ressemblant vaguement à la succession des lignes sur une page imprimée. Les adultes creusent une chambre nuptiale dans l'écorce des sapins pour s'accoupler.

Puis la femelle fore, dans l'aubier à la limite de l'écorce, une

longue galerie assez large – le couloir central du motif final. Elle y dépose ses œufs tout du long, de chaque côté et à intervalle régulier. Les larves rongent l'aubier, ce tendre bois gorgé de sève quand l'arbre est vivant. Contrairement aux espèces vivant dans le bois peu nourrissant du cœur du tronc, qui mettent plusieurs années à grandir, la croissance de ces larves est très rapide. Les galeries, courtes et s'élargissant rapidement, en portent témoignage. La larve âgée aménage une loge terminale pour se nymphoser. L'adulte en sort en creusant un trou au travers de l'écorce. Les galeries des ips, interrompant l'arrivée de la sève, peuvent rapidement tuer un arbre affaibli.

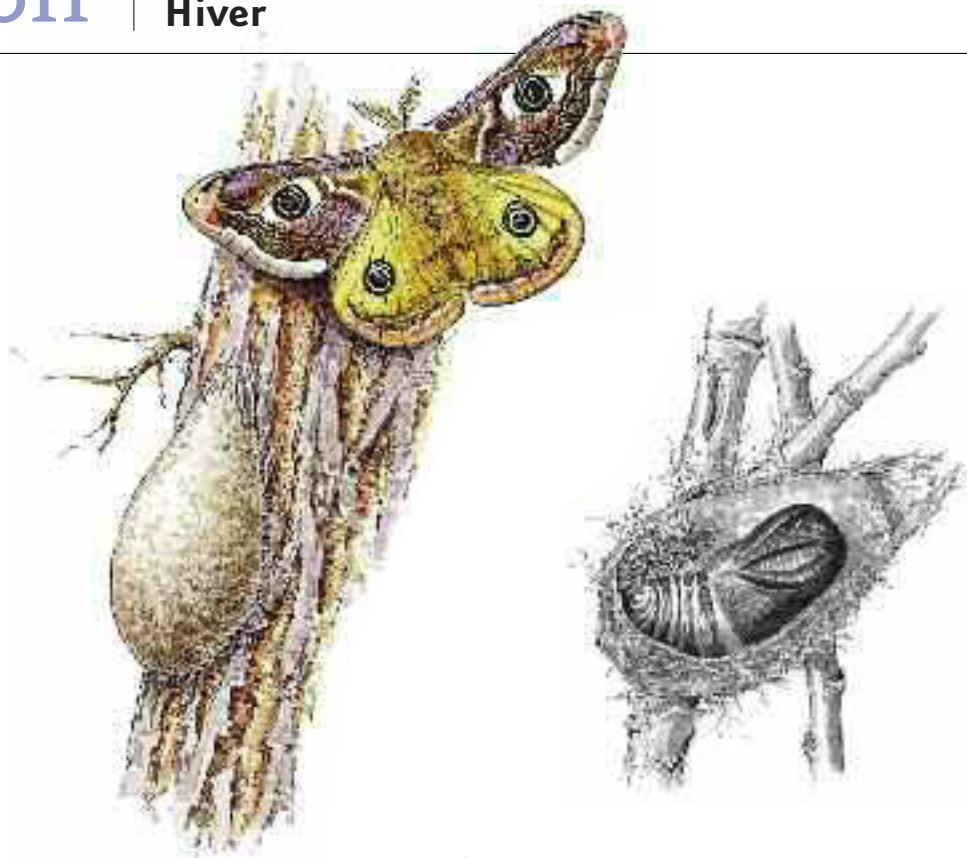


Un cimetière d'escargots

Près d'une grosse pierre au bord d'un champ, sur une souche ou autour d'un gros silex qui dépasse d'un chemin se remarquent des accumulations de coquilles d'escargot brisées. Il s'agit surtout du petit-gris, l'escargot comestible bien connu, et de l'escargot des bois à la coquille jaunâtre marquée de lignes plus foncées.

Vous êtes en présence d'une enclume de grive musicienne. Le terme est très parlant. L'oiseau utilise la pierre ou la souche comme surface dure pour frapper la coquille à coups redoublés avec son bec. Celui-ci fait office de marteau, la pierre, d'enclume. L'escargot ne peut plus compter sur la protection de sa coquille, qui cède vite.

La grive apporte généralement sa proie en tenant la coquille dans son bec par le bord de l'ouverture. Si elle a surpris l'escargot en activité, elle le maintient par le corps, et peut frapper la coquille contre la pierre par de vigoureux mouvements de la tête. Une fois la coquille brisée, quelle que soit la méthode employée, l'oiseau extrait la chair et la gobe. Les débris abandonnés s'accumulent autour des enclumes assidûment fréquentées. Ce comportement, qui pourrait paraître simple et évident, constitue une adaptation remarquable. Le merle noir, au régime alimentaire voisin, en est incapable. Certains se comportent en parasite des grives, venant chipper l'escargot tout juste extrait de son coffre-fort.



Un cocon en forme de nasse

Dans les branches d'un prunellier ou d'une bruyère, sur le tronc d'un arbre, il est possible de trouver avec un peu de chance et de la patience un gros cocon brunâtre. En forme de poire, ses parois sont en soie résistante et brute. La partie pointue est tronquée et semble ouverte.

Mais si vous essayez d'y introduire le petit doigt ou une branchette, vous rencontrez une résistance. Un ensemble de fils ténus s'oppose à l'entrée du corps étranger. Quand le cocon est vieux et vide, car sa solidité le fait souvent rester en place plus d'un an, vous pouvez le décoller de son écorce et étudier sa structure.

L'arrondi de la poire est libre. Il contient la dépouille de la

chrysalide qui a donné naissance au papillon, un petit paon de nuit de la famille des saturnidés. Le goulot est encombré de fils de soie enchevêtrés qui, accrochés à la base de sa paroi, sont tous dirigés vers le haut pour boucher l'entrée. C'est un système de nasse inversée. Le papillon juste éclos n'a qu'à pousser de la tête sur ce bouchon pour que le passage s'ouvre. Mais un intrus venant de l'extérieur repousse les fils vers l'intérieur et le passage lui est fermé. Ce système compense l'extrême solidité de la paroi du cocon. Le papillon serait incapable de la déchirer pour en sortir. Aussi la chenille prévoit-elle la sortie au moment de sa confection, sans remettre en cause sa solidité.



La neige raconte une histoire

La neige est tombée la veille. Une bonne poudreuse, bien légère, bien sèche. Un support idéal pour conserver la trace d'une action fugace qu'il est souvent très difficile d'observer directement, sinon grâce à la chance ou à de patients affûts.

Les traces imprimées sur cette neige nous disent ici qu'un petit rongeur, probablement pressé par la faim, a osé s'aventurer sur le tapis blanc immaculé. Les traces groupées et séparées par un long intervalle suggèrent un déplacement par bonds, donc un campagnol roussâtre par exemple, mais il pourrait aussi s'agir d'un mulot.

La piste s'interrompt brusquement par des traces de lutte.

Comme il n'y a pas d'autres traces de pattes sur le sol, l'agresseur est venu du ciel : un oiseau. La finesse de la couche de neige superficielle a permis de conserver son empreinte : des ailes largement écartées, une queue en triangle.

Tous ces indices permettent de reconstituer la scène dans ses moindres détails. Le campagnol bondit sur la neige pour gagner au plus vite un nouvel abri. Mais une buse variable planant dans le ciel le repère de son œil perçant et pique sur lui. Une fois qu'il est solidement agrippé dans ses serres, elle donne un vigoureux coup d'ailes pour s'arracher du sol. Son empreinte reste bien visible tant que le vent, le dégel ou une nouvelle chute de flocons ne viennent pas l'effacer.



Tout un monde sous une écorce de platane

En faisant sauter les écailles disjointes qui parsèment le tronc des platanes plantés le long des avenues et dans les parcs urbains, apparaissent les traces d'un monde minuscule. Une bonne loupe permet de découvrir les dépouilles d'animaux extraordinaires.

Une petite bestiole de 3 à 4 mm retient immédiatement l'attention. La loupe montre un corps transparent orné d'un fin réseau de micro-sculptures. Ce petit bijou est pourtant un insecte, de la famille des punaises : le tigre du platane. À la belle saison, il attaque le feuillage et se replie sous les écorces l'automne venu.

Un peu plus petite, autour de 3 mm, une brosse articulée

terminée par un plumeau est en fait un mille-pattes, le polyxène. Végétarien, il broute les algues vertes qui se développent sur le côté nord – humide – du tronc. Ses touffes de poils qui repoussent à l'avant du corps. Cette ressemblance avec les scorpions, des cousins puisque ce sont comme lui des arachnides, lui a valu le nom de pseudo-scorpion. C'est un prédateur d'acariens et autres minuscules proies. On le repère souvent à la petite loge de soie circulaire qu'il tisse pour s'abriter au moment de la mue.



Coupe en terre, coupe en foin

La chute des feuilles permet de repérer facilement les nids dans les haies. Les plus fréquents sont de grosses boules de brindilles maçonnées de terre et situées sur une fourche à un ou deux mètres de hauteur. La coupelle assez profonde est le plus souvent tapissée d'herbes sèches, mais quelques-unes sont enduites d'une boue fine et lisse.

Il s'agit des nids de deux espèces proches, le merle noir et la grive musicienne. Ils les bâtissent dans les mêmes endroits, buissons et autre végétation basse à moins de deux mètres de hauteur. Par souci de sécurité, il est souvent placé au cœur d'un arbuste épineux, ronce, aubépine ou prunellier. Les oiseaux accumulent des branchettes, des herbes, des

mousses sur une fourche ou un entrelacs de tiges plus fines. Cette structure grossière est maçonnée avec de la boue. Ce ciment donne une bonne rigidité à l'ensemble, assure sa cohésion et une efficace fixation à la végétation qui le supporte. La coupe est assez profonde, de la taille d'un petit bol de cuisine.

Si le programme de construction du gros œuvre est resté identique chez les deux cousins, ils diffèrent de goût pour la décoration intérieure. Le merle a opté pour le moelleux d'un revêtement d'herbes sèches, alors que la grive préfère lisser sa coupe d'un enduit argileux très fin. Il est ainsi très facile d'attribuer avec certitude le nid à l'une ou l'autre espèce.



Un gros ballon dans l'arbre

L'absence de feuilles sur les arbres en hiver permet de repérer des sortes de gros ballons grisâtres accrochés aux plus hautes branches. Ils s'observent aussi bien à l'orée des bois, dans les haies que dans les parcs, les jardins et les alignements urbains.

Il s'agit du nid de carton du frelon asiatique, arrivé en Europe au début des années 2000 dans la région d'Agen et aujourd'hui présent dans les trois quarts de la France. Contrairement aux guêpes et frelons européens dont le papier très fragile nécessite d'abriter le nid, ce nouvel arrivant construit le sien à l'air libre car résistant à l'humidité.

Les nids sont difficiles à repérer avant la chute des feuilles.

Les frelons volent haut et sont très discrets. Les risques de piqûres sont quasiment nuls. Il n'en est pas de même dans le cas moins fréquent où le nid est situé dans un buisson, sous un appentis et autres endroits proches de l'homme. La colonie est annuelle. Quand le nid devient visible, il est encore habité mais en pleine décadence. La vieille reine, les ouvrières et les mâles sont en fin de vie, les jeunes reines se sont dispersées pour hiverner. Mal défendu, le nid devient alors la proie des oiseaux qui y trouvent une ressource alimentaire intéressante. L'enveloppe protectrice est déchirée à coups de bec et les gâteaux de cellules empilés les uns sur les autres deviennent visibles.

Fientes de merle



Les gratte-cul éventrés

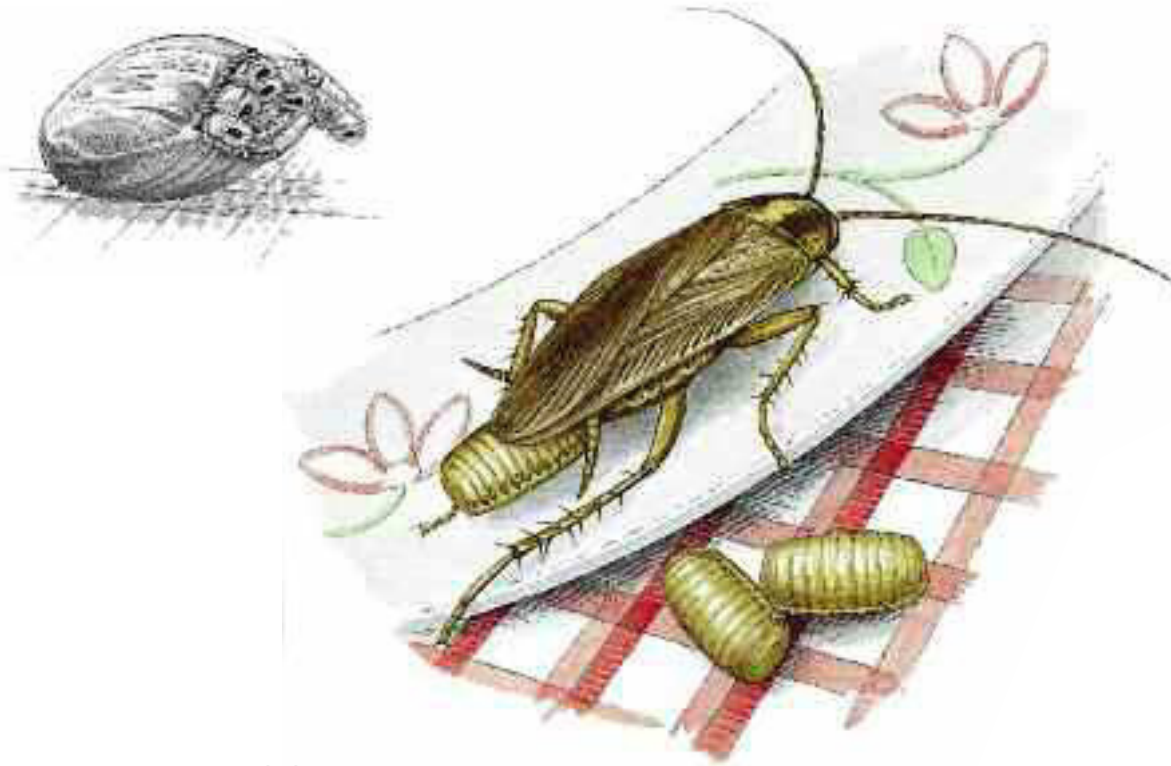
Dans le paysage terne de l'hiver, le rouge vif des cynorrhodons, ces fruits de l'églantier appelés familièrement gratte-cul, met une note de couleur dans les haies. Certains de ces fruits sont éventrés. Ils n'ont plus de graines, alors que la pulpe a été rejetée.

Il s'agit du travail d'un verdier ou d'un autre passereau granivore qui, pressé par la faim, trouve là une ressource appréciable. Son jabot est équipé de muscles très puissants pour broyer les graines. Son estomac sécrète des sucs digestifs très actifs qui les dissolvent pour permettre leur bonne digestion. Le verdier se conduit en parasite de l'églantier : il détourne à son profit l'énergie que ce dernier avait consacrée à sa

reproduction. Le merle, au contraire, avale la pulpe et les graines avec. Insectivore, il n'est pas équipé pour les digérer. Mais la pulpe, très riche en sucre et en diverses vitamines, lui est très profitable.

Quand l'oiseau, digestion terminée, rejette les graines dans sa fiente, elles tombent parfois dans un endroit propice à leur germination. Un nouvel églantier se développera et perpétuera l'espèce. Il poussera parfois très loin du pied qui lui a donné naissance. Merle et églantier travaillent chacun l'un pour l'autre. L'oiseau transporte et sème les graines, contre la riche nourriture de la pulpe des fruits. Le verdier se contente de l'exploiter.





Un coffret ouvragé

Dans les endroits fréquentés par les blattes des maisons, notamment la blatte germanique, on trouve régulièrement de petites boîtes rectangulaires sur le sol ou dans les crevasses. Fait d'un matériau corné, l'un des côtés présente un gros bourrelet semblable à une cicatrice.

C'est l'oothèque, la boîte à œufs, sécrétée par la femelle pour protéger ses œufs. Elle la transporte en général à l'extrémité de son abdomen. Une moitié de la boîte dépasse alors distinctement des ailes repliées. Mais la femelle la dépose parfois dans un endroit quelconque, notamment quand approche l'heure de l'éclosion.

Chacune des trois espèces de blatte les plus fréquentes dans

nos habitations possède une oothèque caractéristique qui permet de l'identifier. Celle de la blatte germanique est longue et étroite, comme rainurée. Celles de la blatte orientale et de la blatte américaine sont semblables, en forme de sac à main, garnies de fossettes le long de la cicatrice. Mais l'oothèque de la première espèce est plus anguleuse.

Les œufs sont rangés dans leur boîte à la manière des sardines en conserve, tous orientés dans le même sens pour économiser la place. La tête de l'embryon est dirigée vers le bourrelet. Celui-ci représente en effet une sorte de « fermeture Éclair » qui s'ouvre le moment venu. Les jeunes larves peuvent alors s'extraire une à une de leur berceau.



Le dôme d'aiguilles saccagé

Les sous-bois de pins et autres conifères sont parsemés de dômes d'aiguilles mortes. Ils surmontent les fourmilières, essentiellement souterraines, des fourmis des bois. Certains de ces dômes portent des marques très nettes de creusement et de dispersion des aiguilles.

Un pic-vert est venu se gorgier de fourmis. Si les pics sont souvent associés aux insectes du bois mort, qu'ils creusent de leur bec puissant pour les atteindre, le pic-vert ne consomme quasiment que des fourmis. Il est équipé pour leur capture d'une très longue langue, qu'il peut projeter à plus de 10 cm. Cet organe imposant s'accroche dans le crâne au niveau des narines et se loge au fond de l'importante cavité de la bouche.

Visqueuse, munie de crochets à son extrémité, elle est capable de s'insinuer dans des galeries étroites et profondes. Elle ramène vers la bouche les insectes englués qu'elle a pêchés au passage.

En hiver, les fourmis sont au repos dans les galeries profondes de la fourmilière. Plus moyen de les attraper dans les crevasses des écorces, dans les galeries du bois mort ou au sol. Pour les débusquer, le pic s'attaque aux dômes pour prélever sa pitance quotidienne. Les aiguilles sont violemment dégagées pour accéder aux galeries souterraines où se trouvent les proies, d'où les marques très visibles laissées par notre oiseau.